

LE QUATUOR

—

« SUR LA CORDE RÊVE »

mise en scène

Alain Sachs

12 — 30 décembre 2001

Production : Polyfolies.

Contacts presse

Nathalie Casciano — tél : 04 72 77 40 40 / fax : 04 78 42 81 57
Chantal Kirchner — Secrétaire Générale

LE QUATUOR

« SUR LA CORDE RÊVE »

mise en scène

Alain Sachs

Direction musicale	Cécile Girard
Arrangements musicaux	Le Quatuor ou Patrice Peyrieras
Lumière	Philippe Quillet
Costumes	Catherine Couster
	Pascale Bordet
Effets spéciaux	Abdul Alafrez

avec,

Violon chant	Jean-Claude Camors
Violon chant	Laurent Vercambre
Violon alto chant	Pierre Ganem
Violoncelle chant	Jean-Yves Lacombe

DUREE DU SPECTACLE : 1 H 30

12 — 30 décembre 2001

Célestins, Théâtre de Lyon

mardi, mercredi, vendredi, samedi à 20h30 jeudi à 19h30 dimanche à 15h relâche le lundi et le mardi 25 décembre

location au théâtre du mardi au samedi de 12h à 18h et par téléphone de 13h à 19h

tarifs de 50 F (7,62€) à 190 F (28,97€)

04 72 77 4000

4, rue Charles Dullin • 69002 Lyon

Sommaire

Le Quatuor — <i>par Alain Sachs</i>	5
L'histoire d'un accord — <i>par Jean-Claude Hemmerlin</i>	6
Alain Sachs — <i>metteur en scène</i>	10
Jean-Claude Camors — <i>violon</i>	11
Jean-Laurent Vercambre — <i>violon</i>	12
Pierre Ganem — <i>alto</i>	13
Jean-Yves Lacombe — <i>violoncelle</i>	14
Calendrier des représentations	15

Production	Dominique Dumond
Créateur lumière	Philippe Quillet
Régisseur son	Pierre-François Decroix
Régisseur lumière	Dominique Peurois
Régisseur plateau	Denis Richard
Administrateur de tournée	Vincent Ganem
Arrangements musicaux	Le Quatuor ou Patrice Peyrieras
Direction musicale	Cécile Girard
Costumes	Catherine Couster
	Pascale Bordet
Effets spéciaux	Abdul Alafrez
Constructeur	Christophe Coudroyer

Le Quatuor

Le Quatuor a vingt ans ! Une longévité exceptionnelle pour un groupe sorti de l'œuf tel une génération spontanée issue de la « *Confrérie des Fous* », rassemblement improbable d'artistes aussi imprévisibles que talentueux. Parmi eux, un certain Jean-Yves Lacombe qui fut donc en son temps le premier violoncelliste du Quatuor, avant de s'envoler bien vite vers d'autres cieux pour, entre autres, créer « *Lacombe et Asselin* » ou « *TSF* ». Alors aujourd'hui, je me dis que décidément les bonnes fées qui très tôt se sont penchées sur le berceau du groupe, n'ont jamais cessé de l'accompagner. En effet, au moment où Laurent Cirade, qui devint il y a dix ans le 3ème violoncelliste du groupe, décide à son tour de s'envoler vers d'autres cieux, Jean-Yves Lacombe après moult vies musicales rêvées et vécues trouva très à son goût de revenir au bercail (notre prochain spectacle aurait donc pu tout simplement s'appeler « *Vingt ans après* » mais il paraît que le titre a déjà été déposé...).

Sa seule présence constituera un moteur fondamental de notre nouvelle création, autant dans les couleurs qu'il pourra apporter au groupe, que dans l'univers et la dimension que Le Quatuor pourra lui offrir.

A 9 mois de l'échéance (!) nous ne pouvons que réaffirmer notre souhait de ne pas nous écarter de ce qui fait l'essence de notre démarche : quelle que soit la voie explorée, au-delà de toute parodie et de toute performance, la musique devra toujours en sortir vainqueur.

L'humour le plus échevelé, côtoyant l'émotion la plus tangible, ne pouvant être qu'à ce prix. C'est à dire une forme scénique épurée de tout accessoire intempestif, de tout costume contre nature. Bref rien qui ne puisse altérer le mystère qui se dégage de la présence des instruments et de la pureté des voix.

Nous fourmillons déjà de milliers d'idées et d'envies, dont nous savons par expérience qu'une vingtaine suffirait à nous entraîner vers des terreaux fertiles et prometteurs susceptibles d'éveiller notre jubilation, et donc un jour celle du public.

Alain Sachs
2 janvier 2001

L'histoire d'un accord

Comment eut-il le Diable aux cordes ? Dieu seul le sait... qui n'est parfois pas avare de confidences. La preuve : au début était le Verbe et, dans le cas qui nous intéresse, « *La Confrérie des Fous* », dynamique équipe d'une douzaine de personnes, issue du mouvement folk, et qui projetait d'embrasser à la fois dans ses spectacles, ô insensés, musique, mime, chant, théâtre, humour etc... etc...

Tel l'inadaptable dinosaure, « *La Confrérie des Fous* », handicapée par l'énormité de ses ambitions artistiques, disparut de notre planète non sans avoir auparavant accouché d'un disque, d'un duo drolatique et jazzy « *Lacombe-Asselin* » et d'un quatuor à cordes né, peut-être, pour essuyer les plâtres mais sûrement pas les échecs : Le Quatuor.

En 1980, plane, plane, et sous l'oeil bienveillant des badauds, Le Quatuor fait ses premiers pas dans la rue. Puis c'est sa première tournée en Bretagne, et déjà une anecdote qui prouve à quel point il fait aussi des miracles : dans un café-concert local au cri désespéré d'un de nos musiciens qui a marché sur son instrument « *Y-a-t'il un violon dans la salle ?* »... une voix répond par l'affirmative... Egalement très positive, en décembre, sa première prestation parisienne pendant quinze jours à la Vieille Grille.

En 1981, les télévisions française, belge et helvète montrent qu'elles ont vraiment des antennes en accueillant sur leur chaîne Le Quatuor qui fête en mars sa 100^{ème}. Les festivals d'été prouvent également leur intuition en adoptant le groupe, orphelin désormais d'un musicien récemment disparu (mais depuis longtemps immortel) et à qui nos amis rendront un dernier hommage à l'Olympia : John Lennon !

L'année suivante, un 45 tours « *Scoubidou* » confirme que Le Quatuor en a plus d'un dans son sac, un tas de ferraille (sa voiture en travers de l'autoroute) apporte un fracassant démenti à ceux qui osent encore prétendre qu'il ne casse rien, le prix René Praile 1982 du meilleur spectacle officialise son triomphe au festival Off d'Avignon, son passage au Théâtre du Forum des Halles pendant un mois atteste qu'il a touché Paris en plein coeur et un 30 centimètres « *sur le vif* » donne la mesure de son talent.

Ce disque sera plus vite épuisé que nos quatre loustics qui, appelés à grands cris par la Suisse, la Belgique, l'Italie et l'Allemagne s'empressent dès 1983 de mettre leurs ludiques archets au service de l'Europe. La Mère-Patrie saura aussi reconnaître leurs mérites et le succès qu'elle leur réservera à la Fête de la Musique à Paris et devant le Sacré-Coeur ne sera pas volé... Par contre leur quatrième voiture à Toulouse, le jour de la 400^{ème}.

En juillet 1984, à Montréal, Le Quatuor enterre joyeusement son spectacle « *De Vivaldi au Rock and Roll* ». Quelques mois auparavant, il avait baptisé son nouveau-né mis en scène par Bernard Maître « *De Buxtehude à Stockhausen* » qui, à l'instar de la nouvelle cuisine, laissera les fidèles du groupe sur leur faim... De ce menu succès, une conscience plus aiguë de son identité et de son sacerdoce, divertir en musique, lui restera... comme un goût prononcé de « *revenez-y* »...

Et en 1985, il reviendra à sa véritable vocation avec un spectacle reprenant les meilleurs moments de Vivaldi et de Buxtehude... Cette fois-ci, le mélange carbure joliment, et, pour Le Quatuor, ça redémarre ! A la fidélité retrouvée du public s'ajoutera dorénavant la haute fidélité de la sonorisation. La « *H.F* » permettra au Quatuor une liberté gestuelle plus grande et lui ouvrira cette année-là les portes de salles importantes (Théâtre de l'Est Parisien) et des principaux festivals allemands.

A partir de 1986, l'Allemagne, place forte de la musique « sérieuse » est définitivement investie par Le Quatuor : 15 jours au Tempodrom de Berlin et des passages remarquables à la télévision consacrent la réussite de cette invasion pour le plaisir...

A l'automne, le groupe participe à Aix-les-Bains et en compagnie du « Parrain », Patrice Fontanarosa, aux « Violons de la nuit », deux jours à la gloire de l'instrument de Paganini, avant de prodiguer son talent burlesque pendant deux mois au « Petit Théâtre de Bouvard ».

1987 voit, pour une tournée en Italie, nos artistes passer les Alpes, puis largement la rampe durant quatre mois au Théâtre Tristan Bernard. Le spectacle « Violons Dingues » mis en scène par Jean-Paul Rolin fait l'unanimité du public de la capitale et de la critique, non moins capitale. Se hâtent alors de programmer Le Quatuor dans leurs émissions, les géants du petit écran : Mourousi, Collaro, Sabatier, Drucker, Mitterrand, Dechavanne, Martin...

En 1988, Le Quatuor parcourt l'Europe et, enfin reconnu par le milieu classique, conséquence elle aussi classique de son impact parisien, il a les honneurs des festivals dits « de prestige » : Aix-en-Provence, Albi, Saint-Céré. Promotion rime parfois, sans qu'on le veuille, avec séparation... En septembre 1988, Sylvain du Pasquier, le violoncelliste, s'en va ; Laurent Cirade prend le relais. Chrono de sa course : 12 ans.

Après une grandiose tournée en Allemagne (sa seconde patrie), Le Quatuor, Bicentenaire oblige, est engagé dans une fresque commémorative, « 1789... Et nous » où Maurice Béjart mène la danse. Leurs compétences musicales et leurs qualités scéniques exploitées au mieux et faisant corps avec le ballet, au Grand Palais à Paris, Châteauevallon, Bruxelles et Lausanne, nos amis vivront avec bonheur cette expérience artistique, pour eux, doublement révolutionnaire. Ensuite, reprise de « Violons Dingues » notamment au Festival des Grecs de Barcelone (« cousin germain » de celui d'Avignon), et présence du Quatuor à la célébration des 60 ans d'Alexandre Lagoya dont le jeu n'a pas vieilli.

1990 : un autre anniversaire, dix ans d'existence du Quatuor (sa dose moyenne et nécessaire de scène depuis ses débuts : 100 représentations par an sinon gare aux manques... et encore des tournées en France et l'étranger avec, c'est nouveau, l'Angleterre et une première manche (sans jeu de mots) gagnée au Festival de Cambridge, une prestation longue mais animée dans la « Carte Blanche à Jacques Martin », le départ de Michel Boullerne (violon), l'arrivée de Jean-Claude Camors.

En juin 1991, le Festival de Hong-Kong (ou la Chine dans ce qu'elle a de plus british) accueille Le Quatuor qui, enchaînement logique, achève dans la foule de séduire la grande soeur débridée, l'Angleterre, à l'Elisabeth Hall de Londres.

A leur retour au pays, on donne à nos pigeons voyageurs, mieux que des noms d'oiseaux, le Piaf de l'humour musical, puis par leur présence et leurs irrésistibles envolées, ils font miraculeusement décoller la soirée de remise des Molières au Théâtre des Champs-Élysées. Fin décembre, ils passent à l'Olympia et surtout pas inaperçus en première partie d'une interprète actuelle et intemporelle, subtile et forte, comme on n'en voit plus : Cora Vaucaire.

1992 : Entre deux galas dans l'Hexagone ou sous d'autres cieux, passage éclair, et on s'en serait douté du tonnerre au Casino de Paris, éternisé par un enregistrement vidéo en vente à partir de septembre 1993, avis au voyeurs !

Début 1993 : n'en déplaise à Corneille, Rome ne sera pas pour Le Quatuor l'unique objet de son ressentiment ; le nouveau spectacle qu'il y crée dans un théâtre au nom prophétique « Vittoria » obtiendra pendant trois semaines un triomphe à faire pâlir César lui-même (Ah ! la vis comica...)

Comme on dit à Rome, tous les chemins mènent au Havre : Le Quatuor s'y retrouve donc ensuite pour quelques représentations du « Bourgeois Gentilhomme » mis en scène et interprété par Alain Sachs : inutile de préciser que nos quatre joyeux lurons jouant la comédie et la partition de Lully, c'est, comme la prose de Monsieur Jourdain, tout un poème...

Après ce beau coup de Classique, et grâce au soutien du théâtre « *Le Radiant* » de Caluire (Lyon), le nouveau spectacle du Quatuor va voir le jour à Paris au Théâtre Dejazet. Fin 1993,

toute la presse s'émeut : « *Chaque soir depuis maintenant près de quatre mois, sur l'ex-boulevard du Crime, le public meurt de rire. Impossible d'arrêter les quatre complices surnommés Le Quatuor dans le Milieu (du spectacle), non seulement les victimes jubilent mais en redemandent.* » Dans les mois qui suivent, la « *L.D.S.* » (Ligue de Défense des Spectateurs) n'en finira pas de s'offusquer, et on la comprend... Cette joyeuse hécatombe sera d'abord récompensée par deux nominations au Victoires de la Musique puis, 0 tempora ! 0 mores ! couronnée par le Molière 1994 du meilleur Spectacle Musical, de quoi devenir à jamais misanthrope... Qui dit Molière dit quartier du Palais-Royal, et justement, à partir de septembre 94, Le Quatuor prend ses quartiers au Palais-Royal, plus qu'un théâtre, un décor que le producteur du groupe, Dominique Dumond, « *aurait fait bâtir pour ses protégés, s'il n'avait déjà existé...* » (quelle belle âme !)

A ce nouveau triomphe parisien succède début 95 un retour non moins triomphal à Rome où nos quatre ragazzi devant le délire bien compréhensible du public de la Ville Eternelle déclarent en chœur et en bons Gaulois : « *Ils sont fous... de nous... ces Romains !* »

Dès le mois de mai de la même année, Le Quatuor met en chantier son nouveau spectacle tout en ne cessant pas de tourner, c'est son côté derviche... Été 95, nombre de festivals renommés, Ramatuelle, Angers, Vaison-la-Romaine... accueillent nos grands enfants dans leur sein généreux, puis en septembre, c'est Coline Serreau qui veillera à leurs premiers pas devant la caméra tandis qu'à Courbevoie l'Espace Carpeaux (une salle de répétition offerte sur un plateau) les verra inlassablement sculpter les mouvements de leur futur chef d'oeuvre qui ne devrait laisser personne de marbre...

En octobre 95, Le Quatuor entraîne dans la danse la capitale de la valse, Vienne, et fait monter l'adrénaline de la crème des mélomanes, puis sillonne une fois de plus la France ; mais voilà qu'à force de chanter « *Tu me fais tourner la Terre* » il se retrouve, comme par miracle, aux antipodes avant de déchaîner, sous d'autres cieux, des spectateurs bridés par nature (comprenez qui pourra...)

Revenu au pays, Le Quatuor répète sans relâche, donnant des avant-premières fort appréciées en province, sa devise que n'aurait pas reniée le bon Henri IV : « *Paris vaut bien une masse... de travail...* ».

Et 96, nos vaillants artistes enregistreront leur second CD qui regroupera les meilleurs moments de leurs précédents spectacles et du petit dernier : « *Il pleut des cordes* ». A ce propos, ce titre, déjà utilisé par la talentueuse chorégraphe Cécile Louvel pour un de ses ballets, nous autorise à vous engager à aller admirer le nouveau-né du Quatuor, goutte que goutte, et vous affirmer, sans pour autant nous mouiller : le spectacle renouvelé du Quatuor est toujours hilarant, rapide et iconoclaste mais encore plus musical et maîtrisé (la spontanéité n'exclut pas le raffinement, ni l'humour l'intériorité), et Le Quatuor s'y révèle aussi créatif que récréatif ; quant à la musique, qu'elle soit de chambre ou à dormir debout, d'outre-Atlantique ou d'outre-tombe, décontractée, déstabilisée par ces instrumentistes-chanteurs facétieux et pourtant rigoureux, elle y a le dernier mot... et en plus toujours le mot pour rire.

Un tout dernier mot, parole de biographe ! Nous vous rappelons qu'« *Il pleut des cordes* » a été élevé de septembre 1996 à janvier 1998 au Palais-Royal, un théâtre à l'ancienne et respectueux des traditions, situé en bordure d'un spacieux jardin, riche terroir urbain où l'on cultiva longtemps un esprit bien français, qu'il a été exclusivement nourri à l'aliment le plus naturel au Quatuor depuis sa naissance, le succès, certifié par un enregistrement vidéo et juste enrichi de deux authentiques récompenses : une Victoire de la Musique 98 et le Molière 98 du Meilleur Spectacle Musical. En outre, nous vous confirmons que le fol enthousiasme du public durant ces dix-sept mois, après s'être transmis, à la faveur d'une longue tournée, à celui de nos belles provinces et de l'étranger, n'épargnant pas au passage ni New York, ni

Montréal avant de s'abattre sur Cologne et Hambourg, ne semble pas à l'heure actuelle en voie de régression... Pire encore : à la fin de l'année 2000, le Théâtre du Châtelet, à l'instar de la délirante « *Salomé* » de Richard Strauss qu'il afficha dès 1907, s'est offert nos quatre amis sur son plateau, et pas besoin d'être prophète pour deviner que Paris, une fois de plus, allait en perdre la tête !

Jean-Claude Hemmerlin

A propos d'Alain Sachs

metteur en scène

A 8 ans, il voit « Rintintin » à la télé et décide de devenir acteur pour avoir un chien. En effet, quelques années plus tard, il travaille entre autres au théâtre avec Ronny Coutteure, Catherine Daste, Daniel Girard, Marcel Maréchal, Gérard Morel, Jean-François Philippe, Raoul Ruiz... Au cinéma ou à la télévision avec Claude Berri, Bertrand Blier, Michel Boisrond, Claude Chabrol, Jean-Marie Goldefy, Jean Delannoy, Michel Drach, Jean Kerchdron, Eric Le Hung, Raoul Ruiz, Jean Sagols, Coline Serreau, Marc Simenon, Christiane Spiero, André Voisin...

A 9 ans, il voit « *Guignol et la sorcière* » au jardin des tuileries et déclare qu'il sera également auteur. C'est ainsi qu'il est amené à écrire une douzaine de pièces et de « *One man shows* » dont plusieurs seront primés dans divers festivals. Depuis 1994, il a été plus de 300 fois « *Fou d'amour* », successivement au Palais des Glaces, au Poche Montparnasse puis au Théâtre La Bruyère, et à la Renaissance.

A 10 ans, après avoir vu « *Ben Hur* », il décrète que pour diriger une course de char, rien ne vaut la mise en scène. Il a récemment signé les mises en scène suivantes : « *Le Quatuor* » au Palais Royal, (Molière 1994 et 1998 du meilleur spectacle musical), d'« *Accalmies Passagères* » au La Bruyère (Molière 1997 du meilleur spectacle comique), « *Le Passe-Muraille* » au Bouffes Parisiens, qui lui a valu le Molière du meilleur metteur en scène 1997.

A 11 ans enfin, il fait savoir que décidément tout l'intéresse dans ce métier. Marionnettiste chez Philippe Genty ou Alain Duverne, membre permanent de l'émission de Laurent Ruquier « *Dans tous les sens* » sur France Inter, ou auteur aux « *Guignols de l'info* » sont quelques unes des conséquences liées à l'insatiable curiosité de ce pré-adolescent. Comédien, auteur, metteur en scène, Alain Sachs est un homme de théâtre complet et comblé.

Jean-Claude Camors

Violon

Ne vous fiez pas à la perruque qu'il arbore dans la leçon de musique, Jean-Claude Camors est un romantique échevelé qui, d'emblée et d'instinct, a préféré à la théorie la pratique du beau et à l'accent gascon de ses origines des accents plus lyriques.

Musicien né pour la démesure, la théâtralisation, la ferveur, tout en communiquant sa fièvre à l'instrument de Paganini, il a également suivi sa voix, guidé d'abord par l'attraction magnétique du chant, ensuite par l'enseignement inspiré d'une dame à l'oreille absolue et avec laquelle il s'entend suprêmement, Lina Possenti-Boralevi. Habile et prompt à faire vibrer toutes ses cordes sensibles, la partition de sa vie, il continue à la déchiffrer au jour le jour.

Quelques repères : à partir de 1979, par un heureux coup du destin, il devient à la fois l'élève de Dominique Hoppenot, qui lui révèle que technique du violon et acceptation de soi vont de pair, et le compositeur attiré de la compagnie de danse contemporaine « *L'Orme Orange* ». Depuis, Jean-Claude, qui a toujours participé physiquement à ses créations, a écrit une vingtaine de musiques de ballet (notamment pour Françoise et Dominique Dupuy, Cécile Louvel, Anne Dreyfus), a composé pour le théâtre, a fait partie pendant cinq ans du « *L.B.C. Trio* », a sorti un disque de ses oeuvres, a animé de nombreux stages avec les plus grands chorégraphes dont Carolyn Carlson, sans pour autant délaisser l'accompagnement des cours de danse, jouant de son violon ou de ses étonnants registres vocaux. En 1989, au Grand Palais à Paris dans « *1789... Et nous* » de Béjart, il remplace un des membres du Quatuor indisposé (une prise de rôle qui vaut bien celle de la Bastille !), puis Jean-Claude impose sa fantaisie surréaliste dans le spectacle de Jean-Michel Ribes « *Impressions d'Europe* » dont il signe également la plupart des musiques. En 1990, dans « *Fantaisie Barbare* » au Café de la Danse à Paris, il est l'incarnation plutôt mouvementée de la passion, et depuis septembre de la même année, il entretient son feu sacré au coeur du Quatuor qui, avec cette nouvelle recrue, devrait plus que jamais brûler les planches.

Jean-Laurent Vercambre

Violon

Il ne fait qu'un avec Le Quatuor depuis toujours, mais son parcours n'en est pas moins unique : à cinq ans, il commence le piano, à dix il se met à la guitare classique, entre quinze et dix-huit, il pratique force instruments à cordes et à vent, puis s'initie, lui-même, au violon. En 1973, il participe à la formation du groupe « *Malicorne* » qui, dans la lignée d'Alan Stivell, exprime le renouveau de la musique « *folk* » et connaîtra un beau succès en France et en Europe. Notre barde y joue du piano, du violon, de la guitare, de la mandoline, de l'accordéon, de la clarinette, du soubassophone (c'est gros), et là Laurent se jouerait-il de nous ?... du nickelharpa (sorte de vielle à archet suédoise qui existe bel et bien). En 1979, Laurent part pour une autre aventure « *La Confrérie des Fous* » déjà évoquée. Responsable d'une partie de la musique et des chansons et auteur de nombreux arrangements, il est aussi dans cette fringante troupe un de ceux qui prennent conscience du rôle magique des cordes et de leurs possibilités inouïes ; Le Quatuor couve déjà et Laurent prépare son éclosion. A partir de 1980, la vie de Laurent se confond avec celle de ce groupe dont le répertoire d'abord populaire s'enrichira progressivement, et en respectant le cours de l'histoire, d'oeuvres classiques de la Renaissance, de l'époque baroque, du XIXème siècle... (et bientôt, même l'opéra ne sera pas épargné, de quoi rester sans voix !). Pour Laurent qui, de l'intérieur, continue à sentir son évolution, Le Quatuor représente un être artistique pratiquement complet, la plupart des formes d'expression qu'appelle la scène (mime, comédie, chant, danse, acrobatie, et bien sûr la musique) ne sont-elles pas dans ses cordes ? ! Malgré sa taille, Laurent voit loin... mais surtout juste.

Pierre Ganem

Alto

S'il opte pour l'alto sur le tard, c'est tôt que se forment ses goûts musicaux. La partie de son enfance qui se déroule aux Etats-Unis semble avoir été, de ce point de vue là, déterminante : dans l'euphorie des années 60, Pierre se gave de jazz, de rock, de chansons de charme qui collent au palais, et dont les Américains ont le sirupeux secret. Revenu dans l'Hexagone, avant de faire à son tour des « crooneries », il fera, deux étés durant, le tour de la Drôme avec l'inévitable Laurent Vercambre et le Théâtre de La Chiffonie. Dans cette compagnie amateur qui se produit souvent sur la place des villages de ce riant département, Pierre cumule les fonctions, également « branchées », de technicien du son et de chanteur rock. Etre ou ne pas être artiste ? Voilà la question bien shakespearienne qui ne se posera pas à Pierre pendant des années, celui-ci préférant à la spéculation métaphysique, l'action : il est machiniste dans un théâtre parisien, délégué aux rideaux auprès du groupe « *Malicorne* ». Toujours avec Laurent Vercambre (de nouveaux « *Bouvard et Pécuchet* » ?), il travaille à la fondation de la « *Confrérie des Fous* » puis à celle de son rejeton, Le Quatuor. Empruntant parfois des voies parallèles sans pour autant perdre la sienne, Pierre est toujours resté avant tout un chanteur, chez qui la découverte avec Le Quatuor de la musique classique a fait vibrer une corde sensible de plus. Recordman du monde musical pour le nombre de représentations au sein du Quatuor, ce crooner pour rire, doublé d'un artiste sérieusement doué, brille par une authenticité artistique qui ne court pas les scènes : celle de l'autodidacte.

Jean-Yves Lacombe

Violoncelle

A Lille, il voit le jour, à Laon le début du tunnel (il entre au conservatoire en classe de violoncelle) et Maurice Baquet à la télévision, plus qu'un visage déjà, la figure d'un père spirituel. Au Mans, où il reste plus de vingt-quatre heures, à seize ans, et selon sa formule, il s'évade du conservatoire au bras d'une contrebasse, en somme une belle fugue...

Plus tard, instit dans la Sarthe et prof de maths sous les drapeaux... Après ce raccourci fort instructif, Paris s'impose... A ses portes, Vincennes, son château, son zoo, son conservatoire, il y tire deux ans !

Enfin, l'Ecole de Jazz de Paris où il étudie avec Patrice Caratini tout en suivant des stages de folk, car, moins connus certes que la Chevauchée des Walkyries, les chevauchements d'activités de cet adepte des vies parallèles n'en sont pas moins désarçonnants, en vrac : prof de contrebasse, trio de folk progressif, « *Confrérie des Fous* », premier violoncelliste de son sémillant rejeton Le Quatuor (voir l'Histoire d'un Accord), avec Asselin à la mandoline duo promis à un bel avenir par intermittence, double dilemme récurrent : violoncelle ou contrebasse, classique ou jazz, réponse : TSF groupe vocal à succès où l'humour s'allie au swing, retour réussi à Asselin notamment à l'ex Potinière, autre mariage de déraison sur la même scène avec sa propre épouse Marinette Maignan pour un spectacle sur le couple « *Mr et Mme Lacombe* », tous deux également co-producteurs et animateurs du « *Music-Hall du Lundi* » à la Pépinière Opéra et artisans de rencontres d'artistes dont ils s'entendent à panacher les talents ; parmi eux Fabien Ruiz (claquettes) et Eric Toulis (auteur compositeur interprète) que Lacombe accompagne régulièrement à la contrebasse et avec lesquels en juillet 99 il a créé « *La Bande Son* », Ciné concert burlesque appelé à faire du bruit ...

S'il jongle depuis toujours avec les difficultés, ce n'est que depuis une dizaine d'années qu'il dessine, et son retour au sein du Quatuor devrait, pour le célèbre groupe, esquisser aussi une nouvelle ère.

Calendrier des représentations

16 représentations

■ DECEMBRE 2001 ■

Mercredi	12		20 h 30
Jeudi	13		19 h 30
Vendredi	14		20 h 30
Samedi	15		20 h 30
Dimanche	16		15 h 00
<i>Lundi</i>	17	<i>relâche</i>	
Mardi	18		20 h 30
Mercredi	19		20 h 30
Jeudi	20		19 h 30
Vendredi	21		20 h 30
Samedi	22		20 h 30
Dimanche	23		15 h 00
<i>Lundi</i>	24	<i>relâche</i>	
<i>Mardi</i>	25	<i>relâche</i>	
Mercredi	26		20 h 30
Jeudi	27		19 h 30
Vendredi	28		20 h 30
Samedi	29		20 h 30
Dimanche	30		15 h 00